

Ce vaste et méticuleux panorama sur la réception et les accès aux textes médiévaux du xv^e siècle au xviii^e siècle s'avère donc nécessaire dans le champ de l'histoire littéraire et l'histoire du livre. Cet ouvrage, par ailleurs doté d'une bibliographie et d'index fort utiles, ne manquera pas de faire date.

Patricia VICTORIN

Craig TAYLOR, **Chivalry and the Ideals of Knighthood in France during the Hundred Years War**, Cambridge, Cambridge U.P., 2013 ; 1 vol., xvi-345 p. ISBN : 978-1-107-04221-6. Prix : GBP 65,00.

L'historien est parfois confronté à des sujets qui s'apparentent à de véritables défis. Étudier la chevalerie est l'un de ceux-ci. Sous bien des aspects, en effet, elle se révèle plus complexe que ce que l'on ne croit d'habitude. C. Taylor s'attaque ici à une éthique chevaleresque, une notion qui a trop souvent été utilisée sans être définie, comme si elle était claire pour tous. Or, dès lors que l'on cherche à deviner ce qui, généralement, est sous-entendu par cette expression dans la littérature scientifique, et parfois sous les meilleures plumes, on est confronté à une terrible désillusion. L'éthique ou l'idéal chevaleresque nous renvoie à une figure d'Épinal, que l'on dirait sortie de l'imagination d'un écrivain romantique ou d'un réalisateur aux commandes d'une de ces fameuses super-productions « historiques » dont raffolaient les années 1950.

Pour nombre d'historiens, et le spécialiste de l'histoire militaire est dans ce cas en première ligne, l'absurdité est flagrante. Comment voir en Du Guesclin, Édouard III ou Henri V des Ivanhoés de chair et d'os ? Comment concevoir que les coups de main, les embuscades ou les missions d'espionnage qui émaillent, voire structurent, leurs campagnes soient classés, sans autre forme de procès, dans la catégorie trop commode pour être opérante de « violation des usages chevaleresques » ? Cette définition en négatif se heurte d'ailleurs aux observations portées depuis des années et les travaux fondateurs de J.F. Verbruggen sur la tactique et la stratégie médiévales.

Le premier chap., prolongeant en quelque sorte l'introduction, donne les cadres nécessaires à la compréhension globale de l'ouvrage, que ce soit du point de vue événementiel ou de celui de la production littéraire sur laquelle se construit l'enquête. Par la suite, l'A. fait un pertinent jeu d'allers-retours entre ce que l'on sait des campagnes de la Guerre de Cent Ans et ce que la théorie dit de la guerre médiévale en général, et de la chevalerie en particulier. Pour ce faire, il a organisé sa rédaction autour de sept qualités célébrées chez les chevaliers : l'honneur, la prouesse, la loyauté, le courage, la clémence (le terme anglais employé est « mercy »), la sagesse et la prudence. Cette analyse, transversale pourrait-on dire, s'appuie sur une impressionnante bibliographie (55 p. bien serrées en fin de volume) nourrie

de sources variées (romans, chroniques, traités théoriques et juridiques, documents diplomatiques, écrits polémiques ou encore récits de voyage) et de travaux regardant aussi bien vers l'étude technique des campagnes que vers la culture du temps, l'histoire politique ou encore la sociologie, qui apporte ici nombre d'éclaircissements et de cadres de réflexion bienvenus pour mieux appréhender les mécanismes internes à la chevalerie.

Lorsqu'il aborde les valeurs chevaleresques, l'A. souligne le rôle de socle que joue la prouesse, bien avant une vertu qu'elle supplante à de nombreuses reprises. Employée soit au bénéfice du souverain soit au profit du chevalier – elle trouve dans ce cas à s'exprimer dans le cadre de la guerre privée –, elle est par essence protéiforme. La même plasticité se rencontre dans le cas de l'honneur. Propre à un milieu particulier, défini aussi bien par les princes et les écrivains que par les autres chevaliers, celui-ci n'a aucun caractère fixe ou absolu, se trouvant sciemment bafoué par ceux-là même qui avaient juré de le respecter. En somme, il donne une partie de sa cohérence à la chevalerie, sans pour autant la subsumer. Un rôle semblable est celui du courage. S'il rassemble, en théorie, tous les chevaliers, il semble découler plutôt de la pression sociale – sanctions judiciaires, regard des frères d'armes, etc. – que d'une littérature qui se révèle incapable d'en donner une définition claire, si ce n'est qu'elle en fait non le contraire de la peur mais le moyen terme entre celle-ci et la folle hardiesse.

Les autres qualités du chevalier sont encore plus insaisissables. La clémence est en effet pour le moins menacée au Moyen Âge, devant « affronter » la vengeance, la colère ou la justice. Elle semble évoluer en tandem avec sa parfaite négation, l'absence de pitié, sans que l'une ne parvienne à prendre le pas sur l'autre, comme en témoignent à la fois le droit (naturel ou coutumier par exemple) et le fait que la rançon peut être tout autant autorisée qu'interdite, en fonction des réalités tactiques ou stratégiques. De la même façon, la sagesse, la prudence et la ruse sont des qualités prisées, mais elles ne sont évaluées positivement que si le but qui leur est assigné est jugé bon.

La déconstruction des idées reçues est donc méthodique, sans pour autant constituer une forme de colonne vertébrale de l'ouvrage. L'approche est plus subtile. Par touches successives, l'A. dessine un portrait de la chevalerie française de la fin du Moyen Âge fait de nuances et de contrastes et non de valeurs immuables et éternelles.

La principale force de ce livre vient ainsi de ce qui pourrait passer pour une évidence, mais qui est pourtant trop souvent oublié. Le chevalier est avant tout un *bellator*. À ce titre, son rôle dans la société est bien de faire la guerre, et de la remporter. L'axe d'observation traditionnel doit donc être renversé, et faire du champ de bataille la première marche sur le chemin menant à la culture chevaleresque. Ensuite, la focale doit bien être mise sur le chevalier plus que sur ceux qui parlent de lui, et qui n'ont que rarement

été adoués, quand bien même ils seraient familiers de son milieu. Il faut en effet bien distinguer ce que les écrivains disent de la guerre non afin de la décrire comme une réalité à part entière mais bien afin d'en modifier les usages et ce que l'on peut observer du champ de bataille – un terrain où le but premier est la victoire et où la manière importe souvent très peu. L'A. considère ainsi que la pratique l'emporte sur la théorie. L'existence des traités d'art militaire et l'organisation des campagnes (comme celle de 1450 en Normandie) témoignent d'ailleurs clairement du fait que même si Dieu est censé décider du choix des batailles, les capitaines de l'époque n'abandonnaient pas leur sort à la Providence mais maîtrisaient la tactique comme la stratégie.

En somme, deux points ressortent nettement de la lecture de cet ouvrage : pragmatisme et plasticité. Pragmatisme des combattants au moment de faire la guerre et plasticité des valeurs qui s'adaptent à la rudesse des situations plus qu'elles ne les plient à leurs exigences. Il semble désormais loin le temps où le chevalier médiéval n'était qu'une image monodimensionnelle attachée aux seuls beaux coups d'épée et aux grandes batailles où la victoire ne tenait ni aux surprises ni aux feintes mais à la seule force d'une cavalerie lancée au grand galop. On ne peut donc qu'espérer, à terme, que ce grand livre soit lu non seulement par les experts du Moyen Âge tardif mais également par les spécialistes de l'histoire militaire qui y trouveront les remèdes à bien des contre-vérités encore, hélas, trop fortement ancrées dans une forme de culture historique commune.

Christophe MASSON

Nikodim Pavlovič KONDAKOV, *Iconografia della Madre di Dio*, éd., trad. et mise à jour Ivan FOLETTI, Francesco MARIANI, Laina BERCLAZ, t. 1, Rome, Viella, 2014 ; 1 vol., 424 p. (*I libri di Viella. Arte / Études lausannoises d'histoire de l'art*, 17). ISBN : 978-88-6728-210-4. Prix : € 49,00.

La traduction de cet ouvrage sur l'iconographie de la Mère de Dieu, publié en 1914 par N. Kondakov, a été effectuée dans le cadre de la thèse de doctorat d'I. Foletti, soutenue à l'Université de Lausanne en 2010. Ce dernier s'est efforcé de traduire en italien le texte original russe de la manière la plus fidèle possible afin de respecter son statut de document historique. Une grande attention a ainsi été accordée à la structure originale de l'étude de N.K., et au style même du savant russe afin de restituer au mieux l'environnement culturel, social et historique dans lequel cette œuvre fondamentale pour l'histoire de l'art a été créée.

Dans son introduction historiographique, intitulée *L'Iconografia Bogomateri e Nikodim Kondakov* (p. 13–37), l'A. donne une brève biographie de N.K. (1844–1925) et montre que les recherches de l'érudit sont à mettre en relation avec le climat de forte propagande qui régnait en Russie à la